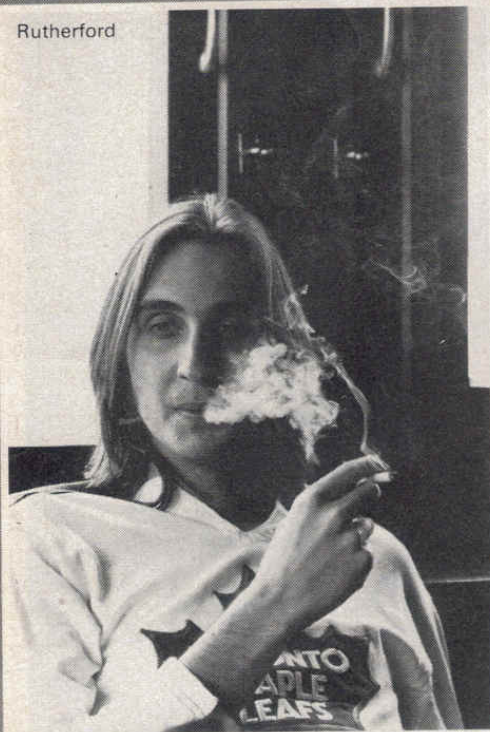
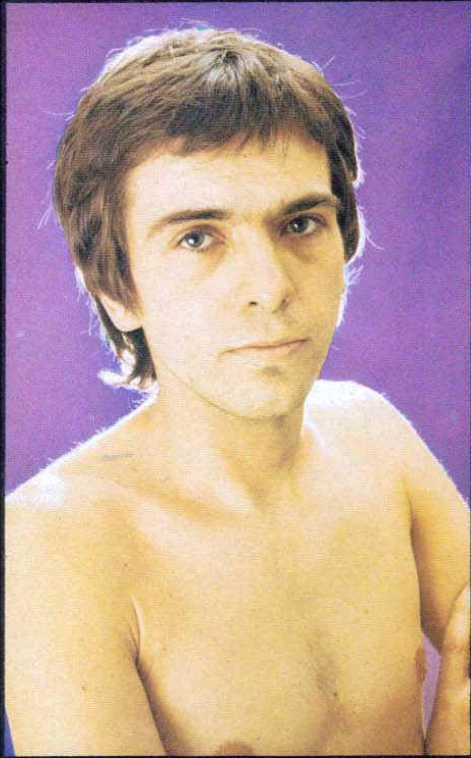


Rutherford

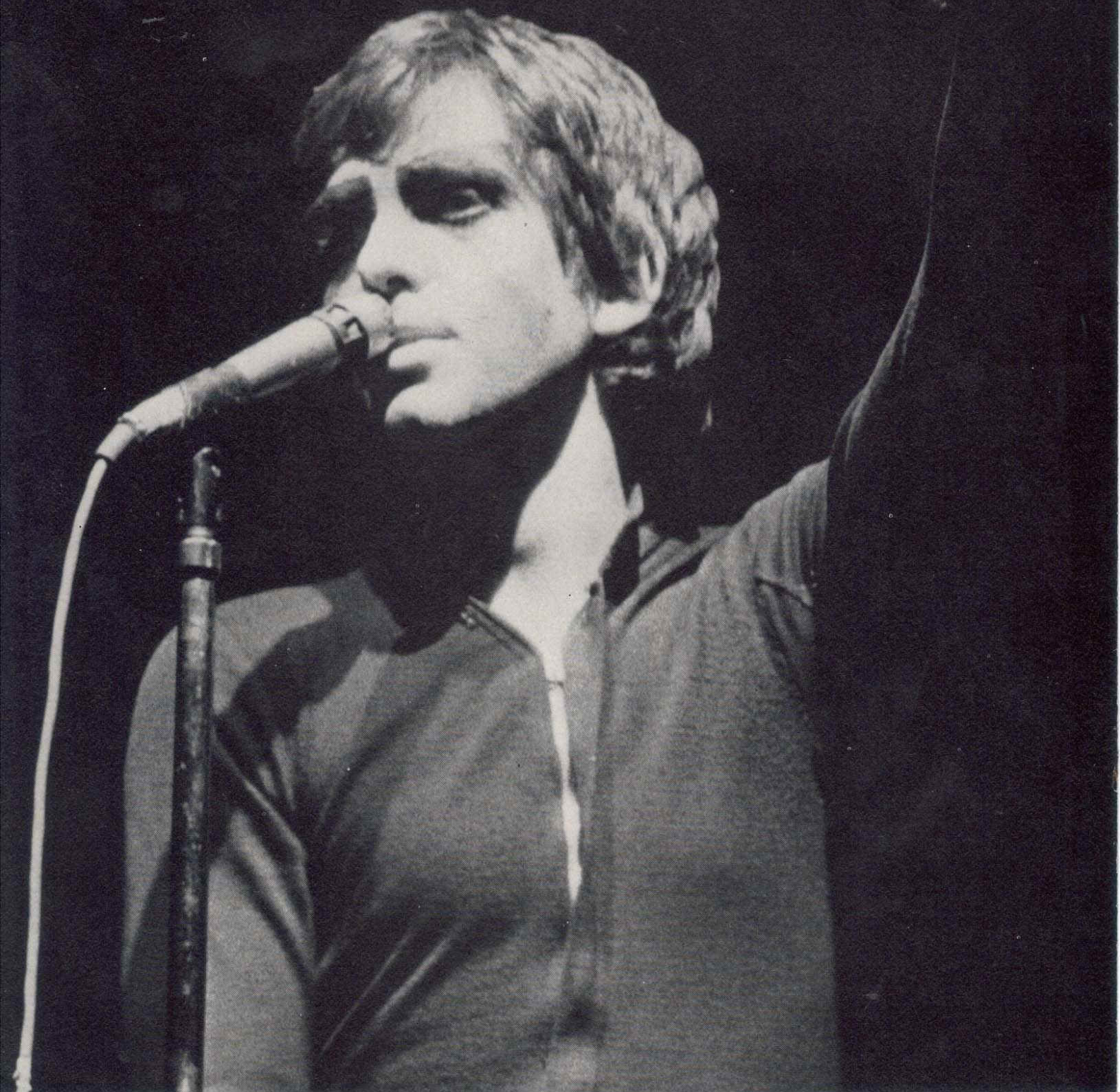


(LeCir)





Puis Gabriel revient
avec sa flûte,
et le synthétiseur vrille
sa pointe
dans les poitrines
et savez-vous quelqu'un
qui puisse résister à cette arme,
même chaussée
de bottines roses?
Genesis...



Quelle grande affaire de pouvoir chanter à la première personne. Mais certains charrient un sang si pourri que leurs cris se bloquent dans la gorge, et que la plus vitale des mélodies se crache dans un caillot, ils meurent en vomissant sous le regard vengé des leurs, sous la botte amusée des flics, sous la haine et le mépris de leur propre boutiquier, tandis que chats, rats, concierges et journalistes nettoient la chambre infecte – chambre ou boîte tordue – les baldaquins glissent et le grabat speedé cloue le cercueil des pauvres. Quatre viandes gisent éventrées sur le marbre de la morgue, et même la fiche anthropométrique précise qu'ils trichaient dans le métro; et qui triche, sinon celui qui veut sortir bientôt des couloirs où tous les autres acceptent de payer pour la poussière des ordures?

« We got to get in, to get out
We got to get in, to get out »

Toutes les villes se singent, dans le richissime Occident dégoulinant de lâche laid, et les forces qui règnent sur nous savent tuer même quand elles se déchirent. Contre elles – et contre les évêques et les ministres tapis sur les banquettes de leurs limousines écaillées – n'oubliez pas la forteresse du corps, du vôtre et de celui des autres, n'oubliez pas que les vautours n'ont jamais hésité à mordre les mourants, au contraire, n'oubliez pas que tout le monde est beau par la vie de son sang.

Colmar

Une petite vieille ville entre Strasbourg et Belfort. Tout près de l'Allemagne, juste à l'ombre de cette sanguinolante ligne bleue sur les Vosges. Et vers le soir, six mille freaks massés près des chicanes. Bien sûr, un hall immense et glacial, coupé en deux par l'énorme installation scénique – du fer, du plastique et la mer de béton pour s'asseoir. Dans la voiture qui nous amène, Gabriel tord sa bouche en une grimace écoeurée: le service d'ordre du concert est assuré par les Angels locaux, tous armés d'un fil épais doublé de chatterton. Les types arborent ça comme les flics le képi qui les distingue. J'explique à Peter que personne ici ne s'étonne plus de ce genre d'anomalie, et Tonny Smith le manager en profite pour glisser que Lou Reed vient de recevoir une brique en pleine figure à Milan, lancée par des néo-fascistes. Et Genesis doit y aller bientôt. Et tous les services d'ordre musclés du monde n'y peuvent rien. 6 000 personnes à Colmar, c'est beaucoup, extraordinaire même. La ferveur impatiente qui se dégage des gens tassés, le doux parfum des joints atténuent un peu le froid et la paranoïa. Ce hangar devrait plutôt abriter la guillotine géante pour les futures exécutions publiques en direct des médias, et à chaque sifflement du couperet, les tarifs



Anthony Banks

publicitaires crèveraient symboliquement le plafond en zinc.

Le brouhaha, les néons qui clignotent et ceux des premiers rangs qui trouvent enfin la posture du lotus. Le noir. Clameurs. Une voix derrière la scène: « Bonsoir madame et messieurs, nous allons vous chanter l'histoire de Rael... » Un spot faiblard sur Tony Banks, qui commence là de parcourir ses claviers pour deux heures pleines. Puis d'autres spots, sur Phil Collins, Michael Rutherford et sa guitare double manche, sur le placide, imperceptible Steve Hackett. Les baguettes frappent soudain les cymbales, très fort, et le petit lutin a bondi, agrippant le micro sur le devant de la scène, cheveu court, jean court, chaussettes blanches et tennis et blouson de cuir noir et ces rectangles noirs pointus autour des yeux.

« And the lamb lies down on Broadway... »

Et la voix de Peter Gabriel anime les noms de mille et un personnages lugubres sur l'artère de New York, et son corps devient celui de Rael, souple et malin gosse de la grande ville, avec le geste de fouiller dans sa poche, monnaie-métro. Mais vous savez qu'il n'a pas trop dormi, que peut-être il sort du ciné non-stop, qu'il peut shooter dans les poubelles débordantes, renifler la magie dans l'air de la 42^e rue, sautiller en criant « Youpie, c'est moi! ». Puis brusquement presque murmurer: « Et quand la chanson et la danse commencent, les enfants jouent chez eux... avec des seringues. » Car la ville, comme le corps, s'anime et prend lentement son rythme de broyeuse d'hommes, tandis que les petites plaies

de la nuit achèvent de disparaître au soleil pâle. Et personne ne songe plus à la douleur toute propre du jour, à l'ineptie des roues, des boîtes, à l'épaisseur toujours plus lourde des habits de plomb. Seuls Rael et ses pareils sentent les barreaux dans leur corps et sur la ville, et pourtant ce sont eux qui en connaissent le mieux jusqu'aux venelles les plus secrètes.

Gabriel court sur tous les niveaux, arrogant, sifflant, caressant, et Genesis entier enfonce une sonde ici ou là, dans le cœur de la ville de Rael, de nous puisque toutes les cités tournent au même cirque dégingué. « Grand Parade » et cette martiale évocation d'un way of life criminel et idiot. « Back In N. Y. City », la formidable violence des harmonies soutenues qui vont ricocher sur les parois de l'abattoir où nous sommes parqués. « I'm, I'm not full of shit... qui a besoin de l'illusion d'amour ou d'affection quand on sort se balader dans les rues avec sa meilleure connection, connection? » Après ça nous entrons dans le cycle, et vraiment dans la merveilleuse phrase de « Carpet Crawlers », les deux voix de Gabriel et de Collins; il faut bel et bien entrer pour sortir, et la clé vaut pour toutes les serrures – Sésame, et choisissez la sorte de pièce où vous pénétrez. Et quand la face s'achève après que Rael en ait appelé à nous, comme si chacun pouvait offrir l'expérience de ses mains ou la chaleur de ses souvenirs, on sait qu'il vient de se passer quelque chose de déterminant – prenez vos jambes à pleins bras, secouez la tête, gardez vos frissons frais pour la langue des requins blancs.

Interview Anthony Banks.

– Pourquoi un double-album ?

– Parce qu'il y avait tant à dire qu'il nous a fallu au moins cela. En fait, nous ne l'avions pas prévu ainsi et nous nous sommes très vite aperçus que les deux faces d'un disque ne pouvaient pas contenir tout ce que nous étions en train d'écrire. Au contraire, nous avons dû condenser le plus possible l'histoire de Rael. Et la musique n'a pas cessé d'évoluer...

– Comment avez-vous décidé de raconter cette histoire ?

– Comme pour chaque album, nous sommes partis chacun chez nous avec un thème dans la tête, et comme cette fois-ci nous sortions juste d'une tournée américaine, c'est le genre de chose qui s'est imposée profondément.

– Vous signez toujours Genesis, mais qui est responsable de quoi exactement ?

– Ah, la plupart des gens assimilent Genesis à l'image de Peter, et automatiquement ils pensent que Peter est à l'origine de tout. Nous signons Genesis parce que chacun apporte sa part véritablement

